

Ironie

Ironie

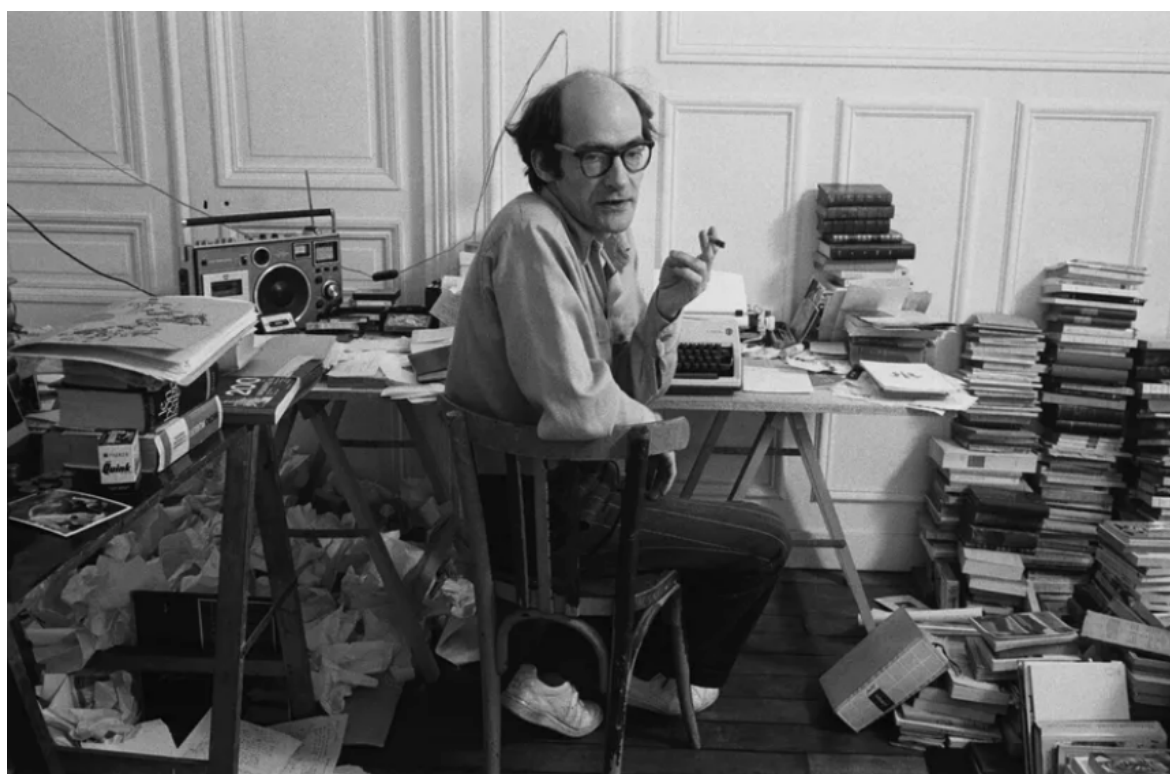
Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°197 – Juillet/Août 2019

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Olim



C'est loin d'être la première fois que je choisis un écrivain comme narrateur. Je me sens plus à l'aise avec un écrivain qu'avec un serial killer, un chirurgien ou un ministre. Les écrivains dans mes romans sont de plus en plus déprimés, aux prises avec l'argent, le sexe, leur famille et les concepts opératoires qu'ils opposent aux vérités prétendument éternelles. Le narrateur de mon prochain livre s'enferme chaque nuit dans une pièce où il se propose de travailler mais où il se livre à d'autres occupations qui, dirai-je en sa faveur, sont censées lui donner des idées pour le travail en cours. « Mais qu'est-ce que tu fais toutes les nuits ? » s'était inquiétée sa mère. Il n'a pas osé répondre qu'à l'âge qu'il avait il se masturbait encore, non pas au figuré dans ses textes, mais au propre, si le mot propre convient quand il s'agit d'essuyer avec un mouchoir en papier le sperme qui dégouline sur le ventre, les cuisses et le plancher. Le travail intellectuel se paye en renonçant à des satisfactions plus immédiates, c'est une loi, mais mon narrateur se disperse. Il rédige à l'aide d'un vieux dictionnaire de rimes (le même que celui qu'utilisait Charles Péguy, ce rimeur hors compétition) des vers de mirliton qu'il faxe à ses amis, il cherche dans un texte de Martin Heidegger le passage où est commentée la phrase de Hegel disant qu'une chaussette déchirée est préférable à une chaussette reprise et il se demande si un roman annoncé n'est pas

préférable à un roman publié, il découpe dans un hebdomadaire italien l'interview de l'ingénieur qui a redressé la tour de Pise et toute honte bue il se compare à la tour de Pise, penché comme elle, ayant besoin d'être redressé comme elle, il écoute à cause du titre *Caramba ! It's the Samba !* chanté par Peggy Lee, il a acheté le disque à cause de ce titre et bien sûr la chanson n'est pas à la hauteur du titre, il écoute un quatuor à cordes de Morton Feldman qui dure plus de quatre heures et se demande comment ont fait les interprètes pour jouer pendant plus de quatre heures sans avoir de crampes et sans avoir envie d'aller aux toilettes cette musique lancinante et déprimante. C'est la nuit il écrit et il met un autre disque, du Bach joué au piano par Evgeni Koroliov, le pianiste russe qui écrase Glenn Gould dans les *Variations Goldberg*, il se trouve injuste avec Glenn Gould et il réécoute Glenn Gould, c'est vachement bien Glenn Gould, il compare le *Banquet* de Platon à celui de Xénophon et préfère celui de Xénophon (voilà qui reste à démontrer, mais il le fera, pourquoi pas dans *Volcano*), il relit des lettres où une femme qu'il n'a pas vue depuis quinze ans lui demandait de jouir en pensant à elle, il se dit que ce serait excitant de le faire quinze ans plus tard comme un pied de nez au temps qui passe, mais le temps ne passe pas c'est nous qui passons, « le temps, se dit-il, mon éternel problème », le vieux thème faustien. Il revoit les yeux bleus de celle à qui il avait dit à la fin du XX^e siècle « *my sweet nightingale* », elle parlait anglais, elle l'avait embrassé : « Redis-moi *nightingale*, tu es né pour prononcer *nightingale*. » Il repense aux quinze jours qu'il vient de passer au Ritz de Barcelone, l'hôtel où, quand il était beaucoup plus jeune, il s'était retrouvé dans l'ascenseur avec Greta Garbo, une vieille dame qu'il n'aurait pas reconnue si le garçon d'étage ne lui avait pas dit qui c'était. La jeune femme avec qui il vient de passer deux semaines à Barcelone lui a chuchoté à l'oreille : « Entre nous, ce n'est pas une histoire d'amour, c'est une histoire de cul, et c'est très bien comme ça ! » Ils ne sont pas sortis de l'hôtel, ils se sont fait monter les repas et les bouteilles de champagne dans la chambre, tout cela était payé par un à-valoir sur ses droits d'auteur, comment finir un livre sans faire l'amour ? Il avait dit à la délicieuse Dolorès : « Je devrais travailler ! Si mon éditeur me voyait... », et elle avait répondu : « Il t'envierait. »

Voilà ce que je mets dans la tête de mon narrateur. Il lui arrivait aussi de sortir pour voir le ciel et marcher un peu. Il se dirige vers le Palais-Royal, un excellent but de promenade, mais à peine a-t-il parcouru trois cents mètres qu'il éprouve des remords. Il se sent coupable de s'éloigner de sa table de travail. La marche à pied, ce sera pour plus tard. Il aura tout le temps de se promener quand il aura publié. Il revient sur ses pas et rentre chez lui. Le soir, je lui accorde parfois la permission de quitter la pièce où je l'enferme et, à deux heures du matin, le malheureux fonce au Wine and Bubbles, un bar de la rue Française, où il boit avec ses copains, les propriétaires du lieu, deux ou trois verres d'un vin du Languedoc à 14,5 % d'alcool en guise de calmant, pendant que j'attends son retour en buvant du thé vert chinois, un redoutable excitant. Pour aller mieux, je devrais peut-être lire des ouvrages comme *Apprivoisez votre stress*. Je ne veux pas descendre aussi bas. L'autre jour dans le métro, une très jolie femme s'est assise en face de moi et j'ai aussitôt voulu l'inviter à dîner pour qu'elle me raconte sa vie, ce qui m'éviterait de penser à la mienne. Je nous voyais déjà à Capri. Elle sortit un livre de son sac. Je cessais d'avoir envie de lui parler dès que je vis le titre : *Le Succès par la pensée constructive*.

Ma mère m'a dit, il y a deux ou trois ans : « Tu devrais publier. Les gens vont croire que tu es mort. » Chère Maman, on ne m'oublie pas. J'ai reçu cette semaine une lettre d'un de mes anciens professeurs. Il doit avoir le même âge que toi et il se souvient de l'élève brillant que je fus d'après lui : « En littérature française, vous en saviez bien plus que moi et jamais vous ne me l'avez fait sentir » (que je ne lui aie pas fait sentir m'étonne, mais s'il le dit...). Ce prêtre qui a passé des heures dans son confessionnal (de quoi rendre jaloux le romancier que je suis devenu), en sait long, je suppose, sur la procrastination. Je devrais lui répondre. Sa lettre de quatre pages serait-elle providentielle ? Il se souvient de mes retards. Il m'apprend que mes retards étaient célèbres à l'école, qu'on les évoquait aux réunions de professeurs.

Je voudrais tout planter là et partir en voyage.

Le voyage ! Quel mot entraînant ! Dès qu'on le prononce, on ne voit pas un mot qui soit plus beau, même si cela arrive avec tous les mots dès qu'on fait attention à eux. La notion de voyage, mal dégagée du pèlerinage et des croisades, est née et s'est développée en même temps que cette autre invention : le roman. Bon sujet d'article. J'y pense en faisant voyager les personnages de mes romans. Le vrai voyageur est impulsif. Il part pour partir. Il ne sait pas ce qui l'attend. Il ressemble au romancier qui, au fur et à mesure qu'il rédige, se méfie de ses propres plans. Le bon voyageur devient romancier, ce qui n'empêche pas les voyages d'être poétiques, mais quand même, les voyages relèvent de la prose. Pourquoi ? Parce que seule la prose rend compte de la vie sexuelle, la poésie n'en est qu'un charmant écho, et qui osera séparer le sexe du voyage ? Voyage, sexe et prose, quelle trinité ! Si je n'avais jamais voyagé, ce serait comme si je n'avais jamais fait l'amour... Ce serait bien triste.

Il y a huit jours, j'ai renoncé à une croisière dans les West Indies sur le yacht d'un admirateur, pour rester assis devant ma table de travail dans cette pièce enfumée que j'aère quand même de temps en temps. « Je ne te vois pas sur un yacht », m'a dit ma mère au téléphone en me rappelant la peur que j'avais quand nous avions pris tous les deux la malle Ostende-Douvres pour aller voir à Londres ma sœur cadette, inscrite à je ne sais plus quelle école genre Beaux-Arts. Adieu les antipodes, me suis-je dit. Les îles Sous-le-Vent sont-elles aux antipodes ? Adieu Trinidad et Tobago, adieu Antigua et Barbuda. J'avais pourtant un alibi avec mon livre sur les volcans. Les Antilles sont pleines d'îles d'origine volcanique. J'ai dû choisir, vulcanologue ou romancier. Adieu la végétation luxuriante, le rhum et le curaçao. Ce n'est pas cette année que je découvrirai les Antilles néerlandaises et entendrai parler là-bas, au soleil, la langue maternelle de Rembrandt, Spinoza, Van Gogh et Karel Van den Ever, un poète anversois dont je connais quelques vers : « *O Dinska Bronska, gij vertrekt naar Canada* » (ô Dinska Bronska, tu pars pour le Canada). Adieu les côtes vénézuéliennes, adieu isla La Tortuga. Je me prends pour le spectre d'Hamlet qui, avant de disparaître, dit en v.o. : « *Adieu adieu adieu remember me.* » Aurais-je dû prendre l'avion pour la Jamaïque où m'attendait une cabine à bord du yacht *La Pasithée* ?

– Je n'ai jamais regretté un voyage, m'a dit Hubert, un de mes plus anciens amis qui a dû faire au moins trois fois le tour du monde. Il vit au Japon (« mon archipel », dit-il) où il s'occupe depuis quarante ans d'une encyclopédie consacrée à l'explication des termes techniques du bouddhisme. Un soir dans un restaurant de Kyoto, devant les meilleurs sushis de ma vie, légèrement marinés dans du vinaigre de riz, poissons de printemps et coquillages, *suzuki, kohada, akagai*, nous nous sommes soudain rendu compte que nous avions eu, à quelques années près, le même professeur de français, Monsieur Laloux. Hubert avait son adresse et, tout en nous rappelant le grand grammairien qu'il était, nous lui avons écrit une carte postale signée par deux de ses anciens élèves. Je lui ai envoyé des vœux cette année, mais je crois qu'il est mort. Chaque fois que je publiais un livre, il l'achetait et m'écrivait, me félicitait.

Professeur de français, Monsieur Laloux fut aussi mon professeur de latin dans un collège de jésuites à Bruxelles, la ville natale d'Audrey Hepburn, la ville natale de mes confrères Rosny aîné et Rosny jeune, la ville natale de Jacques Feyer, le seul Belge qui ait filmé Marlène Dietrich, le seul Belge qui ait filmé Greta Garbo, le seul metteur en scène au monde qui ait filmé les deux. Bruxelles à la fin des années cinquante, cette merveille a disparu. Où sont les cirques et les auto-scooters de la place Sainte-Croix ? Le cinéma Régent, rue Gray, où, pour la première fois de ma vie, j'ai vu pendant quelques secondes une femme presque nue sur un écran ? Où sont les chevaux dans les rues d'Ixelles ? J'entends encore le bruit de leurs sabots sur le pavé. Ils ont disparu avant les auto-scooters et ce fut la fin de la vie rurale en ville. J'ai repensé à Monsieur Laloux il n'y a pas longtemps. Je me demandais ce qui se passerait si je mourais dans quelques jours. Je me suis repris : « Pourquoi dans quelques jours, pourquoi une autre fois, pourquoi pas tout de suite ? » Et j'ai entendu la voix de Monsieur Laloux prononçant l'adverbe latin *olim*.

Nous traduisions un passage d'Albius Tibullus, l'ami d'Ovide et d'Horace, le célèbre poète élégiaque. Tibulle, gravement malade, est retenu à Rome pendant que ses amis prennent les eaux en Etrurie. Il leur écrit ses regrets de ne pas être avec eux. Il se sent en danger de mort, il ajoute

qu'il est prêt à mourir puisqu'il faut mourir, mais il souhaite que ce soit *olim*, « une autre fois ». J'avais traduit « le plus tard possible ».

Monsieur Laloux me reprend :

Ne craignez-vous pas que le fond de la pensée ne vous ait fait illusion sur la forme, et par suite sur cet adverbe qui ne me semble pas avoir la portée que vous lui donnez ? Relisez donc le vers.

– *Elysios olim liceat cognoscere campos.*

– Vous voyez bien ! *Olim* est en latin ce qu'est en français son équivalent « un jour », c'est une sorte de Janus grammatical, une face tournée vers le passé, une autre vers l'avenir. Il n'affirme ni l'un ni l'autre et n'a de valeur que comme négation du présent. Le poète ici ne demande à la Mort que de différer l'instant fatal, *olim*. Sa prière n'est vraie et touchante que parce qu'elle ne dit pas « le plus tard possible » comme dans votre traduction, ce qui serait trop exigeant pour un moribond. Je crois entrevoir, Monsieur, ce qui a pu vous tromper. Préoccupé d'*olim*, vous avez négligé *liceat*. Traduisez tout simplement : « Qu'il me soit permis de faire connaissance une autre fois avec les champs Elysées », retirez votre « puissé-je » et la difficulté s'évanouit. Vous n'aurez plus besoin de ce « plus tard possible » qui gâte tout. De grâce, mon cher Weyergraf, laissez à l'*olim* de Tibulle sa réserve et sa timidité.

En merveilleux pédagogue nourri de tous les dictionnaires qu'il gardait dans un placard au fond de la classe, il avait appelé à la rescousse la fable où Jean de La Fontaine (« cet écrivain plus génial qu'on ne le dira jamais », martelait-il) met en scène un centenaire qui s'adresse à la Mort : « Est-il juste qu'on meure au pied levé ? Attendez quelque peu... »

– Vous comprenez ? Le vieillard de La Fontaine s'enhardira jusqu'à dire à la Mort qu'il veut avoir le temps d'ajouter à son logis une aile. Pensez aussi, Messieurs, à la jeune captive d'André Chénier suppliant la mort dont le fantôme sanglant lui apparaît : « Je ne veux pas mourir encore », puis précisant le délai : « Je veux achever mon année. » Cet *olim*, c'est la demi-obéissance et la quasi-soumission, c'est l'histoire de tous les suppliants et de tous les mourants.

Cher Monsieur Laloux ! Je consulte toujours le dictionnaire de Freund-Theil que vous vénériez et que vous m'avez offert à la fin de l'année. Pourquoi ai-je pensé à la mort l'autre nuit ? Je me disais : « Si je meurs bientôt, à quoi m'aura servi ma vie ? Je n'aurai rien fait de ce qui me reste à faire. » Je ne sais plus si je pensais à mes romans ou à mon amour pour les personnes que j'aime dans la vie réelle, mais il y a des moments où je crois que le réel, c'est ce que j'invente au fur et à mesure que j'écris. « Les cellules sont faites pour mourir », me disait un ami biologiste en s'extasiant sur les saveurs de figue, de miel et d'amandes grillées qu'il décelait dans la bouteille de sauternes que nous venions d'ouvrir, un château Rieusec 1996. « La prolifération cellulaire se paye en perte de mémoire. Nous, les cultivateurs de cellules, nous nous battons avec la mort. Je pense constamment à la mort.

– La mort est bien le seul événement, je te le dis en romancier, qu'on ne pourra jamais raconter aux autres.

– Si on pouvait mourir plusieurs fois, on pourrait s'exercer.

– Tu parles en tant que patron d'une unité neurobiologique ?

– Je ne parle bien que des choses pour lesquelles je suis incompetent. Le savoir nous entraîne dans trop de culs-de-sac. L'incompétence est une garantie de sérieux. Ne soyons orfèvres en aucune matière.

– Contentons-nous d'astiquer les cuivres et de fourbir l'argenterie ! De dépoussiérer, de ravalier, de décaper, ... Nous sommes là pour débroussailler le jardin... Le jardin de notre cerveau ? Allez, à ta santé ! »

Vivre jusqu'à la dernière minute sans savoir à quelle heure on va mourir est le plus beau cadeau que les dieux nous font, des dieux, quel que soit leur nom, en qui, rien que pour cette raison, on devrait croire.

François Weyergans